

L'école des Belges

DIX ROMANCIERS
D'AUJOURD'HUI

andré-marcel **adamek** philippe **blasband**

francis **dannemark** xavier **deutsch**

thomas **gunzig** xavier **hanotte**

arnel **job** amélie **notheromb**

bernard **tirtiaux** jean-philippe **toussaint**

« ESCALES DES LETTRES »

LE CASTOR ASTRAL

BIBLIOGRAPHIE

- *Le passeur de lumière*, roman, Denoël, 1993, et Folio; Prix du « Livre de l'été » à Metz, Prix « Lire-Élire », Prix des Lycéens
- *Les sept couleurs du vent*, roman, Denoël, 1995, et Folio; Prix du Quartier latin, Prix des Relais H, Prix des Auditeurs de la RTBF, Prix des bibliothèques du Hainaut.
- *Parole de pierres*, théâtre, Éditions Nauwelaerts, 1996.
- *Le puisatier des abîmes*, roman, Denoël, 1998, et Folio.
- *Vol d'éternité*, théâtre, Ancrage, 2001.
- *Aubertin d'Avalon*, roman, Lattès, 2002, et Livre de Poche.
- *Pitié pour le mal*, roman, Lattès, 2006; Prix du Roman adapté au festival de Luchon.

Ces romans sont traduits dans de nombreuses langues.

Jean-Philippe Toussaint

BIOGRAPHIE Né en 1957 à Bruxelles. Études de sciences politiques et d'histoire à Paris. Il vit entre Bruxelles et la Corse. Il a fait de nombreux séjours d'artiste à l'étranger, à Madrid (1990-1991), Berlin (1993-1994), Kyoto (1996), Pékin (2001) et Rome (2004). Il est l'auteur de huit livres, dont *La salle de bain*, *La télévision* (prix Rossel 1997), *Faire l'amour* et *Fuir* (prix Médicis 2005), tous publiés aux Éditions de Minuit. Il a réalisé trois films en France: *Monsieur*, *La Sévillane* et *La patinoire*, et un film en Allemagne, *Berlin 10 heures 46'*. Ses livres, qui connaissent un succès particulier au Japon et en Chine, sont traduits dans plus de vingt langues. Ses films sont sortis dans de nombreux pays.

LE POINT DE VUE DU CRITIQUE

De *La salle de bain* à *Fuir*, vingt ans après, il me reste des huit livres de Jean-Philippe Toussaint une sensation, toujours renouvelée et conjointe, de plaisir et de malaise. Plaisir d'une écriture dès ses débuts décalée, narquoise et ironique à l'encontre d'elle-même. Malaise suscité par le désarroi — qui saisit le lecteur jusqu'à l'empathie — de ces personnages en arrêt sur image de leur propre vie. Destabilisés d'égale manière par une plante à arroser, une télévision, une rupture amoureuse. Et impuissants à retenir leur existence qu'ils regardent, incrédules, s'échapper en un lent, très lent mouvement de caméra.

ALAIN DELAUNOIS
Le Soir et RTBF

LE POINT DE VUE DU LIBRAIRE

Lire Jean-Philippe Toussaint, c'est tomber sous le charme indescriptible d'une gourmandise à dévorer page après page. On découvre avec curiosité une littérature résolument neuve, narrative, visuelle et émouvante. De *La salle de bain* jusqu'au plus récent *Fuir*, les romans de Jean-Philippe Toussaint sont de ceux qui procurent une joie indicible: la certitude de se trouver devant une œuvre majeure. S'asseoir dans la baignoire et lire *La salle de bain*, récit drôle et désinvolte, ça ne s'oublie pas... à tel point qu'on ne songe qu'à lire tous les autres.

BRIGITTE de MEEÛS
Librairie Tropismes à Bruxelles

EN BREF

Les thèmes: l'absence au monde, le temps comme durée immobile, le sexe, la mort, la technologie, le voyage, le déracinement.
Le style, le ton: postmoderne, minimaliste, distancié, impassible, humour froid, sens du détail.

LE POINT DE VUE DE L'ENSEIGNANT

Plus d'un adolescent allergique à la littérature pourrait craindre Jean-Philippe Toussaint, auteur publié aux Éditions de Minuit — tout comme les monstres du Nouveau Roman —, qualifié tantôt de « postmoderne », d'« impassible » ou de « minimaliste ». Pourtant, si ses premiers romans, fragmentaires, ne racontent pas vraiment d'histoire mais cultivent l'anecdote, bousculent la chronologie, ils n'en sont pas moins infiniment contemporains et bourrés d'humour — une belle manière de faire découvrir aux élèves une autre façon de lire, celle qui s'attache plutôt à la poésie des mots et à la dimension philosophique d'un récit.

ANNE-LAURE HICK
Institut Robert Schuman à Eupen



POURQUOI ÉCRIRE ?

Cela fait plus de vingt ans que mes livres sont publiés (*La salle de bain*, mon premier roman, est paru en 1985), et je ne me suis jamais vraiment posé la question. Disons, simplement, que cela donne un sens à ma vie.

JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT

Fuir

Nous avions gagné l'autoroute, et nous roulions dans la nuit noire, sans autre repère que des traînées de phares qui surgissaient au hasard de tous côtés, derrière nous, devant nous, qui nous aveuglaient et nous capturaient un instant dans leurs faisceaux comme des lapins paralysés. J'avais l'impression que nous faisions du surplace sur l'autoroute, comme figés, pétrifiés, statufiés, arrêtés là dans cette position de recherche de vitesse vertigineuse, nos trois corps penchés en avant sur la moto, Zhang Xiangzhi en figure de proue casquée, courbé sur le guidon, les mains écartées sur les poignées, la poitrine aplatie et le ventre gonflé, le sac SAKURAYA qui faisait bosse sous sa chemise, Li Qi agrippée à son dos et moi me tenant à ses hanches, nos trois corps inclinés qui semblaient n'appartenir qu'à une seule créature tricéphale affolée et fuyante, aplatie sur cette vrombissante structure d'acier qui filait dans la nuit dans le rugissement ininterrompu du moteur, mais qui semblait ne pas vraiment s'éloigner des lieux que nous venions de quitter ni se rapprocher de ceux vers lesquels nous nous dirigeons, paraissant rester sur place sous l'immense voûte céleste qui enrobait l'autoroute, le vaste dôme incurvé d'un ciel d'été intemporel, comme si nous n'avancions plus et que c'était seulement les lumières des phares qui bougeaient autour de nous, qui nous croisaient et venaient nous aveugler, des traînées vertigineuses de blanc ou de bleu électrique qui filaient dans la nuit et montaient au ciel en faisant vaciller l'horizon.

JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT, RÉSOLUMENT CONTEMPORAIN

Surge sur la scène littéraire parisienne en 1985 avec *La salle de bain*, Jean-Philippe Toussaint est aujourd'hui un auteur reconnu, récipiendaire de prix littéraires importants (Rossel en 1997 et Médicis en 2005), fêté par la critique, suivi de roman en roman par au minimum 20 000 fidèles lecteurs francophones, traduit en plus de vingt langues, étudié dans toute l'Europe par les universitaires et adulé au Japon, où il est le plus célèbre romancier vivant écrivant dans la langue de Voltaire.

Quel est son secret ? Une écriture qui est, d'une part, fine, cultivée, intellectuelle, infiniment soignée du point de vue formel, héritière de Beckett et, d'autre part, facile à lire, pleine d'humour, accessible à de très jeunes lecteurs. Mais encore : une écriture résolument contemporaine, qui traite des nouveaux rapports entre hommes et femmes, de pays en pleine mutation comme la Chine, mais aussi, plus trivialement, du sport, de la télévision, des ordinateurs, des auto-écoles, des gobelets en

plastique, des supermarchés, des centres commerciaux, des cartes magnétiques, des téléphones portables...

L'œuvre de Toussaint peut se diviser en deux grandes périodes. La première d'entre elles contient des romans qui se distinguent par leur humour : *La salle de bain* (1985), *Monsieur* (1986), *L'appareil-photo* (1989) et *La télévision* (1997).

La seconde, plus sérieuse et sans doute plus difficile, correspond à la nouvelle manière de J.-P. Toussaint et comprend jusqu'à présent deux romans appelés à faire partie d'une fresque de quatre tableaux : *Faire l'amour* (2002) et *Fuir* (2005). Restent deux livres, qui ne se rangent dans aucun de ces deux ensembles : *La réticence* (1991), une manière d'hommage au roman moderniste, et *Autoportrait (à l'étranger)* (2000), recueil de textes courts, les uns proches de la première tendance, les autres annonçant la seconde.

Les romans de la première manière permettent une double lecture : en surface, ils sont légers, drôles, ludiques, et leur intrigue

est volontairement minimaliste. Le narrateur y paraît calme, détaché, poli, indolent, oisif et ironique et son comportement semble tout à fait insolite : on ne comprend pas pourquoi, dans **L'appareil-photo**, il se rend dans une auto-école en dehors des heures de cours et y lit tranquillement son journal.

À la seconde lecture, le même personnage devient un homme tourmenté, mû par une angoisse profonde face à la crudité de la réalité, au temps qui passe, à l'amour, au travail et à la mort. Ces romans, que la critique a qualifiés de « minimalistes », ne le sont donc qu'en apparence : ils abordent de grands thèmes. Mais ils chuchotent en souriant ce qui, ailleurs, s'exprime par des cris et des larmes. Au niveau stylistique, ils jouent avec bonheur et de plusieurs façons sur les ruptures de ton : ils évoquent de manière noble des réalités ordinaires ou ils mêlent des mots relevant de niveaux de langage très contrastés.

La nouvelle manière est à la fois moins humoristique et moins pudique : les thèmes sont abordés frontalement, **Faire l'amour**

et **Fuir** peignant une douloureuse rupture. Mais Toussaint n'en revient pas pour autant à un roman traditionnel. Comme pour mettre en relief l'absurdité de la vie, le récit principal est parasité par une foule de détails et par de somptueuses descriptions des pays, le Japon et la Chine, traversés par le narrateur. Le style y devient ample et soutenu et les ruptures de ton plus rares : les phrases y gagnent un cachet proustien.

LAURENT DEMOULIN

La salle de bain

47) Edmondsson, après son travail, venait me rejoindre et me racontait sa journée, parlait des peintres exposés dans sa galerie. Sa blessure finissait de cicatriser. L'hématome qui bleussait son front ajoutait à son charme, me semblait-il, mais j'éprouvais des scrupules à le lui faire remarquer.

48) Je restais allongé dans la baignoire tout l'après-midi, et je méditais là tranquillement, les yeux fermés, avec le sentiment de pertinence miraculeuse que procure la pensée qu'il n'est nul besoin d'exprimer. Parfois, Edmondsson entraînait dans la salle de bain à l'improviste et, surpris, je sursautais dans la baignoire (ce qui la mettait en joie). Ainsi, un jour, fit-elle irruption dans la pièce et, sans me laisser le temps de me redresser, pivota et me tendit deux lettres. L'une d'elles provenait de l'ambassade d'Autriche.

49) Devais-je, commençais-je à me demander, et pour en attendre quoi, me rendre à la réception de l'ambassade d'Autriche ? Assis sur le rebord de la baignoire, j'expliquais à Edmondsson qu'il n'était peut-être pas très sain, à vingt-sept ans, bientôt vingt-neuf, de vivre plus ou moins reclus dans une baignoire. Je devais prendre un risque, disais-je les yeux baissés, en caressant l'email de la baignoire, le risque de compromettre la quiétude de ma vie abstraite pour. Je ne terminai pas ma phrase.

50) Le lendemain, je sortais de la salle de bain.

À PROPOS DE LA SALLE DE BAIN

Dès son premier roman, *La salle de bain*, Jean-Philippe Toussaint fait montre de la maîtrise de son talent. Ce roman est typique de sa première manière, dans la mesure où il permet plusieurs niveaux de lecture. Il se présente comme un récit décalé, ironique et un peu absurde, qui se divise en trois parties. Dans la première, « Paris », le narrateur, un jeune homme (de « 27 ans bientôt 29 ») qui vit avec une jeune femme appelée Edmondsson, s'enferme dans sa salle de bain, on ne sait pour quelle raison. Son attitude n'a cependant rien de tragique : elle est plutôt sereine et ne semble pas perturber Edmondsson. Il en sort d'ailleurs bientôt.

Dans « L'Hypoténuse », la deuxième partie, on le voit partir en train sans prévenir personne. On devine qu'il arrive à Venise, où il se cloître dans une chambre d'hôtel pour jouer aux fléchettes. Edmondsson l'y rejoint, mais ils se disputent et il lui plante une fléchette dans le front. Elle rentre à Paris au début de la troisième partie, qui porte, comme la première, le nom de la capitale française. Le narra-

teur traîne encore un peu à Venise, puis regagne le foyer pour s'enfermer dans sa salle de bain et en ressortir à la dernière ligne du livre. Pareil résumé ne rend pas compte de la grande drôlerie de *La salle de bain*, qui joue sur de nombreux types d'humour : jeux de mots, autodérision, ironie, transposition, alliage sémantique incongru, absurde, impertinence, comiques de caractère et de situation.

Quant à la technique narrative, elle se définit par deux caractéristiques : la fausse anecdote et la fragmentation.

Fausse anecdote : le récit s'enclenche de manière traditionnelle, mais il n'aboutit pas et il dénonce lui-même sa propre insignifiance. Notre attention est détournée par le narrateur sur des détails comme pour nous cacher l'essentiel.

De nombreuses intrigues secondaires ne seront jamais résolues : des peintres sont engagés par Edmondsson, mais ils restent inactifs car ils n'ont pas de peinture ; le narrateur reçoit une invitation à l'ambassade d'Autriche alors qu'il n'y connaît personne et il ne sait s'il s'y rendra... Et

le récit principal demeure lui-même inabouti : l'attitude du narrateur ne sera jamais expliquée.

Fragmentation : chaque paragraphe est numéroté et jouit d'une certaine autonomie, même si, dans l'ensemble, ils se suivent de façon chronologique. Les trois parties sont elles aussi assez mobiles car elles peuvent se lire soit dans l'ordre suivant : « Paris », « L'Hypoténuse », « Paris », comme dans notre résumé, soit, au vu des similitudes entre les titres et les contenus des premières et dernières sections, dans l'ordre « L'Hypoténuse », « Paris » (2) puis « Paris » (1).

Ces deux possibilités produisent de l'incertitude quant à la perception du temps, cyclique dans un cas, linéaire dans l'autre. Cela nous amène à la seconde lecture, profonde et existentielle, qui se cache derrière le récit humoristique et léger. Si l'on met en relation plusieurs réflexions du narrateur, il apparaît qu'il est angoissé par le temps qui passe et que son immobilité correspond à une tentative de le maîtriser. Un réseau métaphorique et symbolique établit par ailleurs

un lien entre l'eau et le temps dont il s'agit de ralentir le cours : c'est parce que l'eau y est canalisée qu'il s'enferme dans la salle de bain. Et c'est sans doute la même raison qui le conduit à Venise. Bien entendu, ces tentatives sont vaines : c'est pourquoi, quel que soit l'ordre de lecture, le narrateur finit par y renoncer.

LAURENT DEMOULIN